

“JE NE SUIS PAS PSYCHANALYSTE”

Jacques Nassif

Est-ce pour faire baisser le niveau d'angoisse éprouvé en cette circonstance ? Le fait est que je me suis entendu prononcer cette phrase - et dans un premier entretien ! - ; et elle m'est sortie de la bouche, comme si je ne m'apercevais pas de la portée qu'elle pouvait avoir.

Car à qui donc s'adressait alors cet inconnu ? Et n'était-ce pas en bonne et due forme, donc sans trop parler des qualités de ma personne ou de mes antécédents, qu'un tiers bienveillant lui avait parlé de moi, lui donnant surtout mon adresse, comme étant celle d'un psychanalyste qui l'était pour de vrai et dont il pouvait être sûr qu'il n'était pas enclin à faire n'importe quoi ?

Oui, mais voilà, cette phrase impayable avait été énoncée en termes exprès, et sans que je m'aperçoive de l'imbroglie dans lequel je m'étais jeté. Il n'était pourtant pas si difficile de ne pas recourir à un tel raccourci, mais de faire valoir qu'au moins dans la situation actuelle où nous ne nous connaissions pas, ce qui était l'une des conditions me permettant d'occuper cette place, je ne l'étais pas encore ou a priori, comme si je me sentais investi d'une mission et que ma légitimité à la remplir était authentifiée par un diplôme accroché au mur. Ma position d'écoute prétendait bien sans doute être celle d'un psychanalyste, mais ce n'était encore qu'une simple prétention.

En fin de compte, ce que cette sortie exprimait d'une façon détournée, c'est que je n'étais ni médecin ni prêtre, une des affirmations les plus éloquentes de Freud pour définir ce qu'est un psychanalyste. Ce qui m'avait échappé au travers de cette incongruité, c'était donc une façon de marquer un seuil, en signalant qu'il était indispensable en cette circonstance de me situer en un espace laïque, puisqu'aujourd'hui le nom de psychanalyste est devenu un titre tout aussi prestigieux qu'un autre.

Je m'aperçois ici que, si ma phrase avait été formulée en castillan, j'aurais pu bénéficier, en ce qui concerne l'usage du verbe être, de la

différence entre *ser* et *estar*, soit, mutatis mutandis, entre l'être et l'étant. Sous peine de pécher par euphémisme, je n'aurais pas pu éviter de le reconnaître : j'étais bien en train de devenir peut-être, ici et maintenant, un psychanalyste, puisqu'il s'agissait précisément de cela. En revanche, il était peut-être important de me refuser à l'être avant le temps et en dehors de ma consultation, laissant ainsi entendre qu'il ne m'était pas possible de l'être en toute circonstance et quoi qu'il arrive.

S'extraire de la position de quelqu'un de sacré qui va occuper la place, qu'il le veuille ou non, d'un gourou, est une attitude qui ne me paraît pas superflue, déjà dans certaines occasions de la vie sociale. Et si je n'avais pas eu le sentiment que je m'adressais en ce premier entretien à quelqu'un d'intelligent, il ne me serait pas venu de m'exprimer de cette façon pour arriver à faire passer l'un des enseignements les plus constants de la pensée lacanienne, ce maître ne se privant pas d'asséner qu'il n'y avait de psychanalyse *que du sujet de la science*.

Et qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Ayant prononcé cette phrase, il se pourrait bien que j'aie voulu faire le pari que cette personne pouvait comprendre qu'elle resterait avec moi un sujet de la science et qu'elle n'avait plus besoin de s'adresser à je ne sais quel spécialiste, à un super psychiatre ou à un psychologue un peu lettré, parce que le symptôme dont elle souffrait, restant réfractaire aux traitements pharmaceutiques, la faisait tomber en dehors de la compétence du discours scientifique.

J'anticipe ainsi qu'elle avait eu le sentiment que le psychanalyste, qu'elle allait donc devoir reconstituer à partir de sa prétention à l'être, se définirait par là même comme le sujet d'un discours inédit vers lequel elle se rendait, motivée par le symptôme dont elle se plaignait, mais sans que cela n'entraîne que celui-ci se situe dans je ne sais quel arrière-monde, et au-delà de ce à quoi le langage et lui seul permettait d'avoir accès.

La phrase : *je ne suis pas psychanalyste* a donc besoin d'être présentée comme faisant partie d'une implication, comme la condition à énoncer d'une conséquence qui la complète et dont il devient indispensable de provoquer l'advenue : je deviendrai psychanalyste si, et seulement si, vous vous en tenez à la seule parole, acceptant de

respecter une règle du jeu stipulant que tout peut se dire en ce lieu et durant le temps dont nous serons convenu.

Je ne serai pas psychanalyste avant que vous n'ayez pris la décision éthique de tendre par la parole à une forme de vérité qui va vous obliger à faire abstraction de ce que peuvent vous imposer tour à tour soit la pudeur soit la honte, toute censure valant ici la peine d'être levée.

Et peu importe si les mots qui vont sortir de votre bouche appartiennent au registre des bêtises de la pensée relâchée qui vous vient lors de l'endormissement, ou s'ils relèvent de l'odieux dont il est convenu qu'il doit être tu et soigneusement contourné, afin de maintenir la possibilité d'un lien social convenable.

La phrase en question devient dès lors la première incitation à mettre en place un dispositif qui permette de faire de l'existence du psychanalyste la pure et simple conséquence de l'instauration d'un discours sous-tendu par un type de parole qui se verrait suffisamment déliée par rapport au savoir partagé et prévisible, dont les leurres pourront être ainsi dénoncés : si vous voulez avoir affaire à un psychanalyste, il vous faudra prendre au sérieux n'importe quel mot qui pourrait vous venir à l'esprit et le faire résonner à voix haute, quelle qu'en soient les conséquences.

Mais à partir de là, l'analysant qui s'est ainsi déclaré comme tel, peut avoir envie de demander : si vous vous engagez à vouloir entendre ce type de discours fantastique, avec toutes ses élucubrations les plus délirantes, cela même que le discours de la science m'a refusé, si vous acceptez de m'offrir la possibilité d'un transfert sur votre personne de tout ce à quoi se refuse ma conscience elle-même, que vais-je obtenir de vous en échange ? Quelle sera la contrepartie que votre écoute sera censée m'accorder ?

Répondre à cette prise à partie devient alors aussi aisé que renversant : ce que je vais, à mon tour, vous permettre de cette façon, c'est de m'obliger à faire en sorte que vous puissiez vous adresser à quelqu'un qui vous dirait : je ne suis pas psychanalyste ! Soit : à un psychanalyste qui ne le soit pas déjà, mais qui s'efforce donc de réinventer avec vous le savoir psychanalytique.

Si je ne suis pas psychanalyste, c'est parce que vous m'avez vous-même contraint, du fait de la singularité de votre plainte et du particulier de votre symptôme, à ne pas me situer du côté de ceux qui savent à l'avance de quoi il retourne, qui savent de quelle forme de trouble clinique vous relevez, un trouble déjà enregistré et classifié dans ce qui est bien connu par la théorie analytique.

À quoi cela vous servirait-il, puisque l'histoire clinique que vous venez de me retracer nous a déjà démontré à l'envi à quel point ce savoir s'est révélé inopportun, inutile, inefficace, voire parfois dommageable ? Car personne ne parvient aujourd'hui à s'adresser à un psychanalyste, il vaut la peine de le rappeler ici, sans avoir eu à souffrir auparavant de toutes sortes de tentatives menées par des psychothérapeutes bien intentionnés, mais qui ont précisément échoué.

Mieux vaut alors s'adresser à quelqu'un qui aura la modestie de ne pas mettre en avant la prétention de savoir a priori, parce qu'il est déjà ce qu'il prétend et dont il arbore le titre ; il sera donc plutôt enclin à renvoyer la balle, pour que ce soit lui qui obtienne de vous l'instauration pour le moins d'une situation où l'inouï et l'imprévisible que comporte votre symptôme seront pris en compte, étant posé qu'aucune étiquette qui lui serait apposée ne suffira à le reconnaître en sa valeur et teneur de vérité ni, cela va sans dire, à vous en guérir en lui appliquant un protocole de soins, comme s'il n'était que l'effet du dysfonctionnement d'une machine avariée qu'il faudrait réparer.

Quelle sont, à partir de là, les conséquences à tirer de cette façon de commencer la partie ? Il en est qui concernent les joueurs eux-mêmes et la forme de pari que comporte pour chacun le fait de la lancer, et d'autres qui concernent la forme du jeu lui-même auquel ils vont s'adonner, le type de coups, licites ou illicites, que celui-ci va comporter.

Il est évident que la première visée de cette forme de mise en scène est d'obtenir de l'*analysant* qu'il assume précisément une position active, au lieu de se présenter comme un futur *ex analysé* qui aurait remis en toute confiance sa vie elle-même entre les mains d'un grand professionnel. Cet analysant aura donc à se comporter comme quelqu'un

qui se sentira responsable de la cure qu'il entreprend, essayant d'éviter que s'introduise la moindre routine dans la véritable aventure à laquelle il va se risquer.

À partir de là, l'analyste n'aura rien d'autre à faire que de se transformer en cette pierre de touche d'une observance de la règle fondamentale, puisque son existence elle-même est devenue la conséquence de sa mise en route. Il lui incombera en ce sens de faire savoir si et quand il ne parvient pas à suivre les enchaînements du discours, parce qu'un chaînon aura été sauté ou parce qu'il lui aura manqué un élément du contexte qu'il lui faudra veiller à faire rétablir.

En revanche, cette pierre de touche qu'il incarne, loin d'être sa propriété, il lui faudra la mettre à la disposition de l'analysant, lui offrant ainsi la possibilité de vérifier que son discours est pertinent, parce qu'il reste lisible par un tiers ; mais s'il lui faut absolument s'en défaire et la restituer à qui de droit, c'est pour éviter qu'elle ne se transforme en ce doigt pointé de l'inquisiteur, ce que devient inévitablement l'analyste surmoïque qui s'emploierait, comme s'il pouvait lire dans vos pensées, à noter les ratés dans le respect de la règle. C'est bien ainsi, en ne l'étant pas, que l'analyste peut le devenir.

Il coule de source à partir de là que celui-ci devra s'abstenir, ne prenant jamais la parole en premier, d'être celui qui oriente le discours vers ce qui prendrait d'emblée l'allure d'être un thème ; et cela, afin d'obtenir de l'analysant qu'au moins à l'orée de la séance, il ait le sentiment de reprendre les rênes de sa vie, en se mettant déjà à la raconter et en entrant pour cela dans les détails de ces incidences de la pensée et ces coïncidences dans la réalité qui ont tissé la toile du filet dans lequel il se voit pris.

Le discours de ses associations finit par se couler dans le moule des courbes et points de réversion de la vie elle-même ainsi redessinée, les paroles retraçant tous les événements ayant entraîné l'entrée dans ces impasses dont l'analysant se plaint et qui ont provoqué toutes les décisions qu'il s'est cru obligé de prendre, non pour en sortir en faisant marche arrière, mais pour se persuader qu'il aurait la force de s'y maintenir, en s'adonnant avec obstination à tous ces exercices de survie

qui différent le moment de vivre. La plupart des sujets en cure ne viennent-ils pas en fait nous demander d'authentifier leur auto-guérison ?

Or c'est précisément en ce point qu'un analyste qui accepterait d'occuper la place de l'être déjà, au lieu de le devenir, risque de ne plus pouvoir éviter d'occuper la fonction de cet instrument du destin dont ces analysants sont évidemment en quête, afin de pouvoir rester les victimes de ce *dieu obscur* auquel ils se voient ainsi prédestinés à sacrifier leur vie. Et c'est donc bien pour déjouer ce piège du sadomasochisme qu'il faut proposer aux candidats à l'analyse d'aujourd'hui une autre forme de jeu que celui dont certains analystes freudiens continuent de proposer le rituel.

Car, à partir du moment où l'on se refuse à conférer de l'être à l'existence des sujets impliqués dans l'observance d'une règle qui n'a plus d'autre raison que celle de promouvoir une entreprise de subversion du signifié par le signifiant, tout peut basculer vers une autre direction que celle orientée par la reconnaissance de l'inéluctable d'une répétition dans un transfert qui n'arrive pas toujours à provoquer de nouvelles remémorations.

Il s'agit, en effet, d'aller dans le sens d'une dé-fondation de la parole dans l'être, afin de mettre en place une forme que l'on va tenter d'obtenir du discours tenu, non par des agents ou patients qui le produiraient afin de reproduire cet être, mais par des sujets acceptant de se considérer comme des joueurs dans le cadre d'une partie que mène ce discours lui-même à leurs dépens ou à leur insu.

De cette façon, ce qui est mis en place, ce n'est ni plus ni moins qu'une nouvelle forme d'universel, non plus celui de la science qui s'appliquerait à un sujet pour déterminer dans quelle mesure il serait pertinent de lui appliquer telle ou telle formule *réaliste* de décrypter son âme, comme s'il s'agissait de la chimie d'un corps, mais de l'inscrire dans un discours qui privilégie la singularité pour fonder la légitimité d'invoquer une autre forme d'universel, lui, *nominaliste*, lequel se repère entièrement dans les différences et récurrences ou coïncidences qui se situent à la superficie des corps, cet autre universel étant entièrement tributaire de la langue dans laquelle on s'exprime et déterminé par la quatrième

dimension, celle du temps, et plus seulement par les déterminations spatiales de la matière.

Le “*je ne suis pas analyste*” se traduit alors en : je ne suis pas un réaliste, le langage n’est pas à mes yeux la pure et simple illustration des essences ou idées éternelles des choses, mais une chose en elle-même, une chose réelle, mais en un sens nouveau du mot réel, une chose qui n’est réelle que parce qu’elle nous échappe, parce qu’elle ne peut ni être maîtrisée ni être identifiée, parce que le Un du calcul logico-mathématique ne peut plus servir dans son cas pour la cerner.

La règle de tout dire à un analyste qui ne le serait pas déjà, mais va devenir l’adresse privilégiée de ce dire et le curseur de sa lecture, devient ainsi une manière de favoriser la prise en compte de cette dimension d’un langage détaché de cet être que définit le réalisme inhérent au discours scientifique, afin de privilégier l’expression des événements de sujet.

Ce qui est mis en jeu de cette façon, c’est l’établissement de nouvelles conditions permettant de se mettre à distance de la pensée technoscientifique, qui ne cesse de tout calculer, réduisant ainsi la réalité entière à du quantifiable numérisé, afin de réintroduire la possibilité d’un conte qui ne soit pas un simple compte.

Se retrouver dans le monde d’un universel nominaliste, c’est privilégier le fait de nommer dans une langue donnée, sur celui de définir avec du langage, qui identifie des choses avec des mots, c’est rendre au sujet la possibilité de nommer avec ses propres mots ce qui lui arrive, au lieu de se contenter de reprendre les schémas de la computation réaliste généralisée.

Dans la forme de cette pensée non encore formatée, ce qui va incomber à l’analyste, ce n’est plus d’interpréter avec une grille dont il disposerait auparavant, parce qu’il se situerait dans un savoir clinique consistant à reconnaître les signes et empiler les cas, mais à se laisser lire quand il lui faut nommer ce qu’il comprend dans ce qu’il entend, en écoutant ce qu’on lui raconte, prenant ainsi le risque de nommer l’innommable, ou au moins de dénommer ou renommer ce qui est resté jusqu’ici innommé, dont il y a ainsi lieu de soupçonner qu’il a dû être refoulé ou non reconnu.

La parole parvient ainsi à avoir toute sa portée, celle de permettre une révélation du réel, en tant que celui-ci s'appréhende comme impossible à dire. Mais si l'on continue cependant de l'utiliser pour dire quelque chose, en l'orientant pour le moins en direction de ce réel, il ne fait aucun doute que ce qui sera mis en lumière de cette façon, c'est ce qui, après avoir été tu, parce qu'il était vécu ou comme à répudier ou comme sans pertinence, pourra être considéré comme la forme la plus humble, mais la plus effective, d'une *création*.

Redonner à un sujet la possibilité de s'apercevoir de ce qu'il est en train de vivre ou de ce qui lui est arrivé, en le rendant capable de "*vivre pour le conter*" (suivant le fameux titre de l'autobiographie de Garcia Marquez), lui redonner surtout la capacité de se rendre compte du pouvoir dont disposent les mots quand ils redeviennent un mode de révélation de l'insu qui se transforme en un savoir adressé à celui qui l'accueille *pour la première fois*, mais qui est supposé en retour pouvoir restituer à cet autre l'impression qu'il l'a dit *pour la première fois*, voilà ce qui présente tous les signes pouvant attester que l'on a affaire à une création.

Celle-ci ne consiste-t-elle pas, en effet, à son degré zéro, à parvenir à faire exister quelque chose qui n'existait pas encore, ou qui ne se donnait à percevoir ni sous cette forme ni par ce mot ? Il sera dès lors devenu possible de rendre pertinent un nouveau mode d'existence à conférer à certaines choses dites dans la situation analytique, qui ne sont plus d'ordre privé, mais pas encore rendues publiques, qui ne font pas partie, selon le réputé connu dans le lacanisme, de ce que l'analyste était "supposé savoir", mais de ce qu'il se surprend à apprendre.

Ces choses qui restent pour le moment en dehors du réel partageable par une communauté, mais qui ont acquis cette existence langagière que leur a conférée la tentative de nomination de ce réel, accèdent ainsi au statut d'être soit de l'inaperçu soit de l'insu. Car l'inconscient, lui, qui est encore autre chose, n'est plus ce qu'il était...

Il en découle la possibilité de tirer une conclusion fort simple : tandis que l'alpha et l'oméga de l'analyse, dans le maniement du transfert ayant cours dans le lacanisme, consistait à parvenir à obtenir d'un sujet, au moins à la fin d'un parcours analytique, qu'il s'emploie à "*destituer*" le

sujet supposé savoir, je proposerais à présent, s'il n'y a plus lieu de prendre en compte l'existence d'un analyste qui le soit déjà ni un titre à valoriser qui le nomme en l'inscrivant dans une liste, de considérer plutôt que la psychanalyse consiste à *instituer un sujet supposé créer*.

Or une telle institution ne saurait être conférée unilatéralement et d'un côté ou de l'autre du couple que forment l'analysant avec son analyste. C'est une fonction que l'analyste attribue à son patient depuis le début, lui demandant, à partir de la vérité du symptôme qui l'a poussé à faire sa demande d'analyse, de se montrer capable de créer un psychanalyste. Et c'est aussi une prérogative que l'analyste récupère par la fraîcheur de son écoute, en se rendant capable de faire entendre à l'analysant comment et quand celui-ci s'est montré capable de lui dire une chose, quelle qu'elle soit, *pour la première fois*.